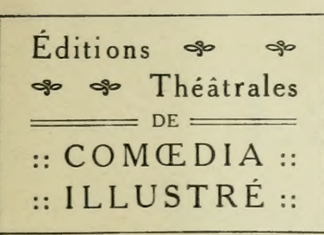
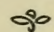


Caron, Lucien
La tache





La Tache

Pièce en un acte,
de M. Lucien CARON

Supplément de l'édition
des Abonnés au N° 7
de
COMŒDIA ILLUSTRÉ
32, Rue Louis-le-Grand
PARIS

La Tache

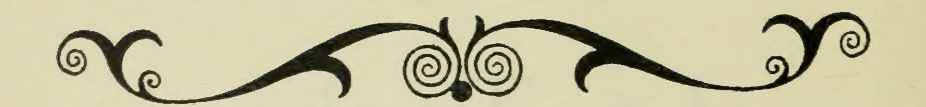
Pièce en un acte, de M. Lucien Caron.



PERSONNAGES

Moreau-Perrier	Président du Conseil d'administration.
D'Avricourt	Administrateur.
Duroy	—
Dorfeuil	—
Morin	Caissier.
Gauthier	Caissier principal.
Revel	Caissier.
Victor	Garçon de bureau.
Cécile Morin	Femme de Morin.





La salle du Conseil d'administration du Crédit Central Agricole.

Traditionnel tapis vert. Sur le mur : éphéméride. Cartonnier, coffre-fort Téléphone et acoustique.

Porte-tambour à droite ouvrant sur le bureau des employés. Double porte au fond. Porte-fenêtre à gauche.

La scène se passe à Paris de nos jours.

Au lever du rideau, les administrateurs écrivent. Sur la table, feuilles éparses. Près de la porte, Victor, en cachette, lit un journal qu'il dissimule.

SCÈNE PREMIÈRE

MOREAU-PERRIER, D'AVRICOURT, DUROY, DORFEUIL, VICTOR

MOREAU-PERRIER, *relevant la tête.* — Victor, je vous ai déjà dit de surveiller la porte de la galerie... Vous lirez chez vous votre journal. Je suis en plein dans le courant d'air !...

VICTOR. — Ce sont ces messieurs qui oublient de la fermer quand ils descendent dans les services... mais si monsieur l'administrateur le désire, je fermerai celle de son bureau ?

MOREAU-PERRIER. — Non, vous savez bien que les employés font leur caisse et que je laisse la porte ouverte pour éviter de les déranger ! (*Un temps pendant lequel les administrateurs travaillent activement. Elevant la voix.*) Monsieur Morin, c'est bien 183.000 francs que vous avez inscrit de valeurs en cours ?

VOIX VENANT DU BUREAU DES CAISSIERS. — Oui, monsieur l'administrateur (*Moreau-Perrier reprend ses écritures.*)

DUROY, *tout en travaillant.* — Victor, remettez une bûche dans la cheminée !

DORFEUIL. — Le fait est qu'on gèle ici !

DUROY. — Ce sont les premiers froids... la neige est tombée cette nuit...

D'AVRICOURT, *entre haut et bas vers Dorfeuil.* — Les pistes doivent être dans un bel état !... On a donné l'ordre de déblayer, mais si on avait voulu me croire on aurait décommandé la réunion.

DORFEUIL. — Dix mille francs d'entrées... Cinquante mille francs de prix... Vous ne ferez pas vos frais !

D'AVRICOURT. — Je vous rencontrerai au pesage, Dorfeuil ?

DORFEUIL. — Oui, vers trois heures, j'arriverai pour la quatrième !

D'AVRICOURT. — Vous avez une affaire ?

DORFEUIL. — Merveilleuse !

D'AVRICOURT. — On peut vous demander ?

DORFEUIL. — *Le Miracle...* C'est un excellent sauteur ; il ne partira pas favori, malgré la monte de Parfrement.

D'AVRICOURT. — Je vous remercie, mais comme nous devons entendre la lecture du rapport, je crains que nous n'arrivions trop tard. Ce serait dommage... Le cheval est préparé en vue de l'épreuve... J'y compte beaucoup. ..J'ai prévu un empêchement et j'ai à la pelouse quelqu'un de confiance qui mettra cinquante louis à la dernière prise... sauf la chute, rien dans le lot ne peut le battre.

DORFEUIL. — Alors je risquerai... un louis... à cheval.

D'AVRICOURT. — Vous vous ruinez, mon cher Dorfeuil !



DORFEUIL. — C'est un maximum que je me suis juré de ne jamais dépasser... Question de principe... J'ai vu autour de moi trop de malheurs... Une fortune ne résisterait pas à l'aléa du turf.

D'AVRICOURT, *avec un peu de gravité.* — Vous avez peut-être raison !

MOREAU-PERRIER. — Victor, ces messieurs ont terminé leur caisse ?

VICTOR. — Je ne crois pas, monsieur l'administrateur, ces messieurs comptent leur argent !

MOREAU-PERRIER. — Vous me préviendrez lorsqu'ils auront fini !

VICTOR. — Oui, monsieur l'administrateur !

MOREAU-PERRIER, *posant son porte-plume.* — Messieurs, si vous voulez bien interrompre vos travaux, je vais vous soumettre le texte du rapport qui sera lu à l'assemblée générale des actionnaires le 24 mars prochain.

(*Il s'est levé, et au moment où il pose ses feuillets sur la table un coup de vent les éparpille* (1). *Les administrateurs cessent leur travail. Bruit de fauteuils.*

MOREAU-PERRIER, *avec impatience.* — Victor, fermez donc la porte de ce bureau... Vous vous tiendrez à proximité pour me répondre si je vous appelle !...

VICTOR, *sortant.* — Bien, monsieur l'administrateur.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins VICTOR

MOREAU-PERRIER, *lorsque les autres se sont installés.* — Messieurs, les comptes de l'exercice 1911 que nous soumettons à votre approbation, offrent de bons résultats. (*Un bruit de voix, assez violent, parvient du bureau des employés*)... Ces résultats nous semblent d'autant plus satisfaisants, qu'ils ont été acquis, en dehors de toute circonstance exceptionnelle... (*La rumeur se fait plus intense, puis diminue. Moreau-Perrier s'interrompt quelques instants, et reprend*)... par le simple jeu des divers rouages dont nous disposons normalement, avec un taux de loyer d'argent plutôt faible. (*C'est maintenant un bruit de voix plus distinct.*)

DUROY. — On pourrait dire à ces messieurs de se taire ! (*Ils écoutent un instant... Le bruit à nouveau diminue mais il reprendra de plus en plus fort jusqu'à la fin de la phrase de Moreau-Perrier qui devra même élever un peu la voix.*)

MOREAU-PERRIER. — Continuons... et bien que les opérations d'admission et de placement des titres, assez actives au cours du premier semestre se soient ensuite sensiblement ralenties, comme dans tous autres établissements de crédit d'ailleurs, à cause de la situation extérieure du pays.

DUROY. — Cela devient insupportable !

D'AVRICOURT. — Il se passe quelque chose d'anormal !

(*Entrée fébrile des employés.*)

(1) Voir à la fin de l'acte un jeu de scène différent plus simple à réaliser.



SCÈNE III

LES MÊMES, plus MORIN, GAUTHIER, REVEL et VICTOR

PLUSIEURS VOIX ENSEMBLE. — Messieurs les administrateurs ! !...

MOREAU-PERRIER. — Que signifie tout ce tapage ?

REVEL. — C'est à vous de parler, monsieur Gauthier... c'est vous qui êtes le principal intéressé.

GAUTHIER, *la voix tremblante d'émotion.* — Messieurs, nous ne serions pas venus vous déranger sans un motif grave... très grave...

MOREAU-PERRIER, *avec impatience.* — Vite... au fait !

GAUTHIER, *balbutiant.* — Victor était assis sur le banc qui est contre le mur, près de l'entrée de votre bureau, c'est-à-dire très éloigné de mon guichet, il est donc hors de cause, tous nous sommes bien d'accord, moi, je venais de terminer mon grand-livre et je rangeais l'argent dans le coffre-fort, par conséquent le dos tourné au guichet... j'ai peut-être été une minute les yeux hors de portée de ma recette... Quand je me retournai une liasse de dix billets de mille francs, que je suis sûr d'avoir laissée près du guichet, n'était plus là... Nous avons cherché partout, sous les tables, sous les meubles, dans les pupitres... mais inutilement, alors afin de ne pas rester seuls dans le bureau — à cause des soupçons qu'on pourrait porter — nous avons attendu que M. Morin soit rentré, et nous sommes venus vous prier de faire fouiller nos papiers et nos effets, sous vos yeux, par Victor, ce qui est le seul moyen d'en sortir sans blesser personne !

D'AVRICOURT. — Mais vous n'étiez que deux au moment où les billets ont disparu !

GAUTHIER, *avec embarras.* — Oui... et non, monsieur l'administrateur !

D'AVRICOURT. — Vous dites que vous avez attendu la rentrée de M. Morin ?

GAUTHIER. — En effet, mais sans le soupçonner — c'est une idée qui ne nous est pas venue — je pense que M. Morin a autant intérêt que nous à se disculper, car M. Morin était encore dans le bureau au moment où je tournai le dos pour aller ranger mes pièces dans le coffre-fort.

MORIN. — C'est vrai, monsieur l'administrateur !

MOREAU-PERRIER. — Alors, monsieur Morin, puisque vous êtes sorti de votre bureau qui se trouve au fond, c'est-à-dire qui est le plus éloigné de celui de M. Gauthier, vous êtes passé devant le guichet ?

MORIN. — Oui, monsieur l'administrateur...

MOREAU-PERRIER. — Mais par contre, c'est le bureau de M. Revel qui est voisin de celui de M. Gauthier... Un guichet assez rapproché du guichet où se trouvaient les coupures — fait communiquer les deux bureaux.

REVEL. — En effet, monsieur l'administrateur !

MOREAU-PERRIER. — Et vous Victor, vous n'avez rien remarqué d'anormal quand M. Morin a quitté le bureau... ou après son départ ?

VICTOR, *humblement.* — Je lisais mon journal...

MOREAU-PERRIER. — Donc le détournement, si détournement il y a, — ne dramatisons rien — a pu être fait aussi bien par M. Revel que par M. Morin... M. Gauthier aurait pu aussi le simuler ?

REVEL. — Nous devons admettre ces hypothèses... pénibles.



MOREAU-PERRIER. —Eh bien, messieurs, regagnez votre bureau, et refaites vos caisses, on ne sait jamais... Victor va fermer à clef la porte de la galerie, afin d'éviter toute communication avec les autres employés... Vous, monsieur Gauthier, par l'acoustique, vous préviendrez les services de ne pas monter à la caisse, qui sera fermée une demi-heure... Nous aviserons ensemble et vous vous tiendrez à notre disposition... Messieurs, vous pouvez vous retirer... (*A Victor, insistant.*) C'est entendu, Victor vous ne laisserez entrer personne !

VICTOR. — Oui, monsieur l'administrateur.

(*Les employés sortent en silence.*)

SCÈNE IV

LES ADMINISTRATEURS

DUROY. — Voilà une affaire qui paraît très simple et qui est bougrement embrouillée...

D'AVRICOURT. — En somme, nous tenons Gauthier, Revel et Morin, pour des honnêtes gens ?

MOREAU-PERRIER. — Nous n'acceptons un employé qu'après de très minutieuses références.

D'AVRICOURT. — Et tous trois sont parmi les meilleurs puisque nous en avons fait des caissiers.

MOREAU-PERRIER, *détachant*. — Voyons !... Gauthier ?... c'est vous, Duroy, qui l'avez présenté ?

DUROY. — En effet !... J'en réponds comme de moi-même... C'est le fils d'un ancien régisseur de mon père... Je le défendrais contre toute évidence !...

MOREAU-PERRIER. — Revel est entré sur la recommandation de M. Dorfeuil ?

DORFEUIL. — Il fut dix ans mon propre caissier... Lorsque je vendis ma charge d'agent de change il entra ici afin de ne pas se séparer de moi... Je considère les siens comme appartenant en quelque sorte à ma maison... Mon opinion est faite à son sujet !

MOREAU-PERRIER. — Et M. Morin, c'est je crois le plus vieil employé de la banque ?...

D'AVRICOURT. — Il y a dix-huit ans en effet que je lui ai fait obtenir un poste au Crédit Central Agricole... Dix-huit années d'assiduité permettent de juger de la probité d'un employé...

MOREAU-PERRIER. — Son passé naturellement vous inspirait toute confiance ?

D'AVRICOURT. — Oh ! messieurs, c'est remonter bien loin...

MOREAU-PERRIER. — Vous ne me répondez pas, mon cher collègue ?

D'AVRICOURT. — Est-il bien nécessaire de faire une enquête dans un sens qui ne prouvera probablement rien... Songez qu'il y a là trois hommes, trois honnêtes gens j'en suis sûr, qui attendent anxieusement le résultat de notre conciliabule...

MOREAU-PERRIER. — En répondant tout de suite à ma question, vous ferez gagner du temps à ces braves gens... Ces messieurs, qui connaissent leurs protégés, n'ont pas hésité à se porter garants de leur honorabilité.... Protestez



aussi, mon cher d'Avricourt... pour M. Morin, ça me fera plaisir !... (*Silence... Un peu pâle, d'Avricourt s'est levé. Il fait quelques pas dans le bureau, nerveusement, puis il s'arrête devant ses collègues.*)

D'AVRICOURT, *avec émotion.* — Eh bien, messieurs, je sens en effet que je vous dois toute la vérité, si grave... si impressionnante soit-elle ! Cependant, de toutes mes forces, je repousse l'idée qu'on en tienne état pour accuser un brave homme... sur de simples coïncidences... A vingt ans Morin était mon secrétaire... J'étais à cette époque commissaire de la Société d'Encouragement du Demi-sang... C'était un garçon probe, travailleur et rangé... Vous comprendrez peut-être, messieurs, le vertige qui peut s'emparer d'un jeune homme, même pondéré, qui entend parler tous les jours de gains formidables et qui croit tenir des certitudes, parce qu'il approche une personne, placée comme je l'étais pour évaluer la chance des hippodromes... Bref, il joua, fatalement il perdit... Il s'endetta croyant refaire ses différences... C'est alors qu'il fit ce geste de folie... Il venait de perdre ses derniers louis... Il passe à proximité d'un guichet derrière lequel l'employé triait ses tickets.... Quelques billets sont là... Il s'approche, étend la main... C'était l'acte d'un fou, vous en conviendrez.. (*Un temps*)... Grâce à moi, il s'en tira avec quelques jours de prison et une amende... J'eus, dois-je dire maintenant, la faiblesse de vouloir le sauver... Je le recommandai au directeur du Crédit Central Agricole... Je ne plaiderai pas sa cause... Je vous rappellerai seulement notre récente décision de remplacer M. Gauthier, notre caissier principal qui se retire, par M. Morin. (*Un silence.*)

MOREAU-PERRIER. — Les circonstances du premier vol, rappellent singulièrement celles du second.

DUROY, *impressionné par le récit de d'Avricourt.* —Et puis, personne ne serait assez fou pour cacher ces dix mille francs dans le bureau... Or, M. Morin seul est sorti !... Combien de temps s'est-il absenté ?

MOREAU-PERRIER. — Quelques minutes, si nous en jugeons par le temps qui s'est écoulé entre la fermeture de la porte de notre bureau et la brusque irruption des employés.

DUROY. — Morin ne demeure-t-il pas à proximité de la banque ?

D'AVRICOURT. — A deux cents mètres d'ici.

DORFEUIL. — Il peut aussi avoir un complice !

D'AVRICOURT, *se récriant.* — Messieurs ! !

DORFEUIL, *protestant.* — Nous sommes entre nous !... Et puis ne vaudrait-il pas mieux interroger ces messieurs ?

MOREAU-PERRIER. — C'est ce que je pensais !

(*Moreau-Perrier appuie sur la sonnerie électrique.*)

MOREAU-PERRIER, *à Victor.* — Priez M. Morin de venir ici... (*Sortie de Victor.*)

SCÈNE V

LES ADMINISTRATEURS, MORIN

MORIN. — Messieurs, vous m'avez fait demander ?

MOREAU-PERRIER. — Nous avons dû dans votre passé à tous trois, faire une petite enquête, d'autant plus facile que Gauthier, Revel et vous, vous êtes entrés ici sur la recommandation de l'un des administrateurs présents... Or



M. d'Avricourt a dû nous apprendre ce que l'enquête de police nous aurait fatalement fait savoir...

MORIN, *dans un cri étouffé.* — Ah !... Je suis un malheureux, monsieur l'administrateur... mais je vous jure que je suis redevenu un honnête homme... Quand on a souffert ce que j'ai enduré, on attache un tel prix à l'honneur qu'il n'y a pas de fortune qui vaille tant ! (*Tristement*). Ah !... c'est vous, monsieur d'Avricourt qui avez rouvert cette vieille plaie !

D'AVRICOURT, *ému.* — Mon pauvre Morin, c'est que je voulais prouver à ces messieurs, que ne doutant pas de vous, je ne craignais rien de la révélation du passé !

MORIN. — Voyez-vous, ces taches-là qu'on a sur la conscience, c'est comme celles qu'on fait sur un habit, ça peut s'enlever, mais il en reste toujours quelque chose, et quand un peu de boue tombe dessus, ça reparaît comme au premier jour.

MOREAU-PERRIER. — Nous sommes obligés d'être impitoyables ; ce sont les intérêts des actionnaires que nous défendons... Et puis pour tout le monde, mais pour vous surtout, il ne faut pas que le coupable reste ignoré.

MORIN, *se ressaisissant.* — Eh bien, je suis prêt à répondre à vos questions !

MOREAU-PERRIER. — Dans quel service êtes-vous allé lorsque vous avez quitté le bureau ?

MORIN. — Mais... dans aucun !

MOREAU-PERRIER. — Ah !

MORIN. — Non, j'étais au lavabo... Une vieille habitude... j'ai été fumer une cigarette... c'est défendu je le sais bien... mais il faisait dehors un temps de chien, de la pluie et de la neige fondue !

MOREAU-PERRIER. — Quelqu'un est-il venu au lavabo, pendant que vous y étiez ?

MORIN. — Non... personne !

(*Silence où l'on sent passer une impression défavorable pour Morin.*)

DUROY. — Pardon, monsieur le président... une question (*à Morin*). N'y a-t-il pas dans le lavabo une lucarne communiquant avec la rue ?

MORIN. — Oui, mais... que voulez-vous dire ?

MOREAU-PERRIER. — Qu'en ce qui vous concerne mon pauvre Morin, il y a de bien fâcheuses coïncidences !

MORIN. — Alors, c'est moi que vous accusez ?

MOREAU-PERRIER. — Nous n'avons le droit d'accuser personne !

MORIN. — Le droit !... Ah oui !

MOREAU-PERRIER. — Mais si vous étiez pour quelque chose dans l'affaire, réfléchissez bien avant de laisser la justice s'en occuper ?

MORIN, *à d'Avricourt.* — Et vous, monsieur d'Avricourt, vous écoutez ça sans essayer de me défendre, vous me croyez coupable alors ?

D'AVRICOURT. — Mais non, Morin, nous cherchons, voilà tout !

MORIN. — Tout de même on a pas dit aux autres ce qu'on vient de me dire à moi !... C'est moi que l'on interroge le premier (*d'un ton étrange*)... C'est la tache, la maudite tache... j'ai été lâche aussi d'essayer de vivre, sachant bien que je ne l'effacerais jamais... Ah oui ! j'ai été lâche... j'ai été lâche... (*Il courbe le dos, accablé.*)

MOREAU-PERRIER. — Allons Morin, n'exagérons pas. Je crois inutile de vous interroger plus longuement... Vous allez retourner à votre bureau... Ressaisissez-vous et dites à M. Gauthier de venir à son tour !



SCÈNE VI

LES ADMINISTRATEURS

MOREAU-PERRIER. — Le cas de Morin est mauvais...

DUROY. — Son attitude n'avait rien de fier !

D'AVRICOURT. — Celle d'un homme accablé par le sort... une sorte d'acceptation ou de résignation dans la malechance !

MOREAU-PERRIER. — Je vous souhaite, pour votre protégé, de dire vrai !

(*Gauthier entre.*)

SCÈNE VII

LES ADMINISTRATEURS, GAUTHIER

MOREAU-PERRIER. — Vous avez refait votre caisse ?

GAUTHIER. — Oui, monsieur l'administrateur (*geste découragé*)... Rien de nouveau... M. Revel aussi !

MOREAU-PERRIER. — Songez, monsieur Gauthier, que le moindre fait, si insignifiant soit-il, peut nous mettre sur la voie... Vous ne vous rappelez rien, dans les gestes, dans l'attitude de vos collègues, qui ne vous donne un soupçon... (*Gauthier ne répond pas*)... Ou seulement une présomption ?

GAUTHIER, *embarrassé.* — Rien... non, rien... C'est très délicat... il faut être sûr... l'imagination travaille... on se fait des idées... mais il faut se dire que chaque fois que ces affaires-là arrivent... on se rappelle de petites choses qu'on exagère... et qui ne prouvent rien !

DUROY. — Parlez net... monsieur Gauthier... dites-nous « ces petites choses » nous verrons si nous devons y attacher de l'importance !

GAUTHIER. — Mais c'est bien pour avoir rien à me reprocher que je vous dis ça... Tenez, c'est tellement insignifiant, que maintenant que vous me mettez en demeure de m'expliquer... je regrette d'avoir parlé !...

MOREAU-PERRIER, *impatienté.* — Allez !

GAUTHIER. — C'est lorsque M. Morin est sorti... Victor lisait son journal.. la feuille toute grande ouverte, et comme le passage n'est pas large...M. Morin pour ne pas le déranger a dû se cogner contre le guichet... Je me rappelle bien...

J'ai même entendu le choc — oh ! très léger — contre la balustrade ... Ça ne veut rien dire, n'est-ce pas !... mais c'est pour répondre à votre question !

MOREAU-PERRIER. — Vous êtes prêt à répéter devant M. Morin ce que vous venez de nous apprendre ?

GAUTHIER, *hésitant.* — Mais... oui... si toutefois vous voulez bien lui affirmer — et j'insiste — que je n'ai pas attaché d'importance à tout cela.

MOREAU-PERRIER, *qui vient de sonner à Victor, qui entre*). — Dites à M. Morin de venir nous parler...

VICTOR, *surpris.* — Mais... M. Morin vient de sortir ?



MOREAU-PERRIER. — Vous l'avez laissé s'en aller ?

VICTOR. — Mais oui, monsieur l'administrateur, il m'a dit que c'était vous qui lui en aviez donné l'autorisation...

(*Exclamation de tous.*)

MOREAU-PERRIER, *avec irritation.* — Vous avais-je défendu de ne laisser entrer personne ?

VICTOR, *très naturellement.* — Oui, monsieur l'administrateur... mais pas de les laisser sortir !

MOREAU-PERRIER. — Victor, vous êtes un imbécile ! Retirez-vous, et tâchez à l'avenir de mieux comprendre votre service... (*A Gauthier.*) C'est bien monsieur Gauthier, c'est tout ce que nous voulions savoir... Dites à votre collègue que votre responsabilité à tous deux est dégagée. (*Sortie de Gauthier.*)

SCÈNE VIII

LES ADMINISTRATEURS

MOREAU-PERRIER, *à d'Avricourt.* — Ce départ est une preuve !

D'AVRICOURT. — Je ne l'admets pas encore !

MOREAU-PERRIER. — Nous n'avons plus à ménager Morin... Une plainte au parquet s'impose... Je vais la rédiger sur-le-champ.

(*Victor frappe, puis entre.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, VICTOR

VICTOR. — On téléphone d'en bas, la femme de M. Morin demande à messieurs les administrateurs de la recevoir... Elle insiste pour qu'on ne la fasse pas attendre...

D'AVRICOURT. — Nous ne pouvons repousser cette malheureuse...

MOREAU-PERRIER. — Et puis c'est peut-être une preuve qu'elle nous apporte. (*A Victor*) Faites monter...

SCÈNE X

LES ADMINISTRATEURS

MOREAU-PERRIER, *rangeant son compte rendu.* — Nous allons interrompre nos travaux et consacrer ce qui nous reste de temps à faire la lumière sur cette affaire !

D'AVRICOURT. — Nous devrions déjà être partis !

DORFEUIL, *tirant sa montre.* — Pourvu que je ne rate pas la quatrième ! (*Entrée de Mme Morin. Tenue simple, très propre. Elle est en cheveux. Femme du peuple encore assez jolie.*)



SCÈNE XI

LES ADMINISTRATEURS, Mme MORIN

MOREAU-PERRIER, *montrant une chaise.* — Nous croyons savoir, madame l'objet de votre visite... Vous savez qu'il vient de se passer un fait grave à la banque ?

MME MORIN, *timidement d'abord, puis sa voix s'enhardit.* — Je ne sais rien, monsieur, mais mon mari est rentré tout à l'heure surexcité, comme un fou...

MOREAU-PERRIER. — Il vous a mis au courant du vol des dix mille francs ?

MME MORIN. — Oui, il m'a dit aussi qu'on l'accusait de les avoir pris ça n'est pas vrai, n'est-ce pas ?... Il prétend qu'il ne pouvait pas se justifier, qu'on ne le croirait pas à cause de la faute d'autrefois... J'ai voulu le raisonner je lui ai dit qu'on arriverait bien à trouver le coupable... mais, ça a été pire encore... Non, qu'il me répondit, ça ne sera plus jamais comme avant... si t'avais vu comme on me regardait durement quand on a su ce que j'avais fait, dans le temps... C'est loin... mais j'ai bien senti que ça ne s'oublierait pas... que ces taches-là, ça ne s'effaçait pas... Alors il m'a dit adieu, et il s'est sauvé... j'ai couru après lui et quand je l'ai eu perdu de vue, je suis venue ici... vous demander d'avoir pitié de lui... messieurs... j'ai tant peur qu'il se fasse un mauvais coup !

MOREAU-PERRIER. — Mais pourquoi cet affollement... C'est votre mari qui se perd lui-même... Voyons, vous pouvez nous aider à nous faire une conviction.

MME MORIN. — Je ne demande pas mieux !

MOREAU-PERRIER. — M. Morin est-il revenu chez vous dans le courant de l'après-midi ?

MME MORIN. — Non, monsieur... Je n'ai pas quitté la maison, je ne l'ai pas vu !

MOREAU-PERRIER. — Monsieur Morin n'avait-il pas de dettes ?

MME MORIN. — Non, monsieur.

MOREAU-PERRIER. — Il n'allait pas au café ?

MME MORIN. — Jamais !

MOREAU-PERRIER. — Il ne jouait pas ?

MME MORIN. — Oh non, monsieur ! (*Un silence.*)

MOREAU-PERRIER. — Ne vous froissez pas de ma question : vous n'avez jamais eu l'occasion d'être blessée... dans votre dignité d'épouse... Enfin, à votre connaissance, M. Morin n'avait pas de maîtresse ?

MME MORIN. — Oh ! pour sûr... non... C'est bien moi au contraire qui lui dois de la reconnaissance... Savez-vous ce que j'étais lorsqu'il m'a épousée ?... Une pauvre fille de concierge, presque sans le sou. Lui non plus n'avait pas d'argent, mais c'était un monsieur... J'allais faire son ménage... Il était si convenable... ma mère n'y voyait pas de mal... J'essayais de le faire causer... Alors, un jour, ça faisait trois ans qu'il habitait chez nous. (*Les administrateurs font un petit geste d'impatience.*) Attendez, messieurs, ça vous fera comprendre bien des choses ce que je vais vous dire — un jour il me demanda si je voulais devenir sa femme. Je croyais qu'il riait, car il avait l'air d'être plus gai que d'habitude. Je lui réponds que si sa demande était sérieuse, il ne me la poserait pas, puisque ce serait faire bien trop d'honneur à une pauvre fille comme moi... Ce mot-là « honneur » l'avait fait pâlir, et tout d'une traite — ah ! j'ai compris



combien il souffrait, il m'avoua la faute... que vous connaissez ! Vous pensez, messieurs, que le premier moment d'étonnement passé, j'éclatai de rire en lui disant, qu'il n'était pas le premier qui avait fait une bêtise de jeunesse... et qu'on ne me ferait jamais croire, que lui, c'était un voleur ! ! Alors, il me prit les mains et me dit des choses... des choses... que je ne devais comprendre que beaucoup plus tard... Il me dit que la vie n'était qu'une bataille, qu'un conflit d'intérêts, et que chacun se portait des coups pour empêcher l'autre de passer devant lui, que toutes les armes étaient bonnes, que les plus propres étaient traînés, salis, et que ceux qui une fois avaient cogné du front dans la boue ne pouvaient plus se relever... qu'il avait voulu, lui, se redresser, mais qu'il avait toujours là, visible sur la conscience, la tache qui ne s'effacerait pas et dont les autres se serviraient comme d'une cible... (*Un léger mouvement d'émotion se lit dans l'attitude des administrateurs.*) Ça il me l'a répété cent fois depuis notre mariage... quand il avait une contrariété, un petit chagrin... souvent ses yeux me faisaient peur, il regardait quelque chose dans le vide, je lui parlais, il ne me répondait pas, et c'est elle, la tache qu'il voyait toujours et qui le faisait trembler ! ! (*Un silence que personne n'interrompt.*) Croyez-vous, messieurs, qu'un homme qui a tant souffert, puisse faire ce que vous lui reprochez ? (*Silence pesant.*) Vous ne me répondez pas... Alors... il vous l'a avoué ?

MOREAU-PERRIER. — Mais non... mais non... seulement il y a de ces rencontres... Nous sommes troublés !... Et puis sa fuite !

MME MORIN. — Moi, je m'explique bien tout... si vous l'aviez vu par moments... tenez, comme ce jour où il s'était retrouvé devant quelqu'un qui savait tout... si vous l'aviez entendu me dire : « Ah ! est-ce que je n'aurais pas dû la laver, là-bas, la tache, à grande eau », et c'est la Seine qu'il me montrait... Aussi comme nous habitions près des quais... j'ai voulu changer de quartier, ça ne l'aurait pas empêché pourtant !

MOREAU-PERRIER. — Eh bien rassurez-vous, Mme Morin, nous serons humains pour votre mari... Retournez chez vous, attendez son retour, et que votre affection d'épouse le persuade qu'il est de son devoir de ne pas se sauver.

(*Mme Morin se lève pour se retirer.*)

D'AVRICOURT. — Une chose encore... Monsieur Moreau-Perrier a émis cette hypothèse — trop souvent juste, hélas ! d'un faux ménage... Pour entretenir ce faux ménage, il eut fallu à M. Morin des ressources ignorées de sa femme... Mme Morin connaissait-elle les appointements de son mari ?

MME MORIN. — Trois cents francs par mois, plus un intérêt sur les affaires !

DUROY. — C'est bien le chiffre...

D'AVRICOURT. — M. Morin ne vous cachait donc pas qu'il touchait des commissions en dehors de ses appointements... Vous remettait-il tout l'argent ?

MME MORIN. — Oui, sauf quelques francs pour ses petites dépenses.

D'AVRICOURT. — Vous pourriez nous communiquer ces chiffres ?

MME MORIN. — Je les inscrits chaque mois... J'ai en mémoire celui du dernier mois.

D'AVRICOURT. — Dites !...

MME MORIN. — Quatre cent vingt francs...

MOREAU-PERRIER. — Nous allons vérifier... (*Il prend l'acoustique.*) Monsieur Gauthier, veuillez regarder sur votre grand-livre le montant des appointements de M. Morin pour le mois dernier, tant en fixe qu'en commissions ?



(*A ce moment violente sonnerie du téléphone — D'Avricourt qui est le plus rapproché de l'appareil décroche le récepteur.*)

D'AVRICOURT. — Allô !... Allô !... Oui, monsieur, le Crédit Central Agricole... Un administrateur !... Oui, monsieur, nous avons bien un employé de ce nom-là. (*Sa voix devient tremblante.*)... En effet... il est parti... pour une affaire. (*Avec émotion.*) Mais... on l'a vu. (*Il jette un coup d'œil involontaire du côté de Mme Morin.*)

MME MORIN, *se redressant.* — C'est de mon mari qu'on vous parle ?

D'AVRICOURT, *embarrassé.* — Oui, monsieur... Si vous voulez bien... je vous rappellerai... Il y a là quelqu'un !...

MME MORIN, *qui s'est avancée vers d'Avricourt.* — Vous ne m'avez pas répondu !... Je veux tout savoir!...

D'AVRICOURT, *raccrochant le récepteur.* — C'est cela, à bientôt. (*Il est très ému.*)

MME MORIN. — Ah ! Monsieur d'Avricourt, je vous en supplie...

D'AVRICOURT. — Eh bien ! Madame Morin, vous avez raison... Il vaut mieux que vous appreniez... le malheur ici... On est plus fort lorsqu'on a autour de soi des sympathies... Un... marinier a reporté au Commissariat le portefeuille de votre mari !

MME MORIN. — Et les dix mille francs !...

D'AVRICOURT. — Ils n'y étaient pas... Des papiers sans importance. (*A partir de ce moment on entend des exclamations qui s'entrecroisent dans le bureau des employés.*)

MME MORIN, *avec soulagement.* — Ah ! (*Avidement.*) Alors ?

D'AVRICOURT. — Alors le commissaire du VIIe.

MME MORIN. — Du VIIe !... Le quai d'Orsay !... (*Dans un cri.*) La Seine !

D'AVRICOURT, *continuant.* — Le commissaire a interrogé ce marinier... qui avait vu... le drame... mais les recherches n'ont pas donné de résultat !

(*Brouhaha dans le bureau à côté. Pas précipités.*)

MME MORIN, *accablée.* — Ah ! messieurs, c'est terrible... Mon mari est un honnête homme... Il m'a juré qu'il n'avait pas pris l'argent... Nous n'en avions pas besoin.... Je vous les rendrai les dix mille francs !

(*Sur ces derniers mots la porte s'est ouverte. Gauthier se précipite agitant quelque chose au bout de son bras.*)

SCÈNE XII

GAUTHIER, *joyeusement.* — C'est inutile, Madame Morin... je les ai retrouvés...

(*Tous les administrateurs se lèvent stupéfaits.*)

MOREAU-PERRIER. — Comment cela ?

GAUTHIER, *expliquant.* — Je prends le grand-livre pour regarder le compte de M. Morin, et qu'est-ce que je vois, glissés là entre deux feuilles blanches : mes dix coupures.

MOREAU-PERRIER, *regardant ses collègues.* — Cela ne s'explique pas ! !

VICTOR, *s'avançant, d'autant plus exhubérant qu'il semble triompher.*) — Mais si, monsieur l'administrateur... Attendez... le bureau de M. Gauthier est juste en face la porte... celle qui faisait des courants d'air à cause des employés



qui ne la fermaient pas... rappelez-vous ? Au moment où tous vos papiers sont allés se promener sur la table ?...

LES ADMINISTRATEURS. — Oui...

VICTOR. — Eh bien, les billets, à cause du coup de vent, sautent de la tablette sur le grand-livre ouvert... les feuilles du grand-livre se retournent dessus...

GAUTHIER, *s'exclamant.* — Et moi... dans mon émotion de ne plus retrouver mes billets, je ferme mon livre sans m'apercevoir de rien...

MOREAU-PERRIER. — Victor, vous êtes très intelligent !

MME MORIN, *accablée.* — Je vous le disais bien qu'Albert n'était pas un voleur... mais ça ne me rendra pas mon pauvre mari !

(*Le rideau tombe.*)

LUCIEN CARON.

FIN DE LA PREMIÈRE SCÈNE

(1) L'impression du coup de vent violent peut être produite ainsi :

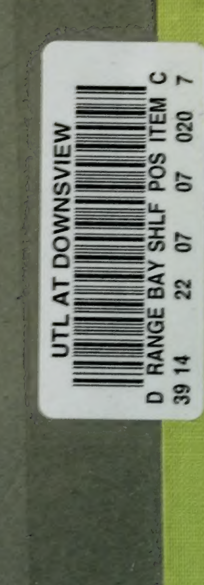
Moreau-Perrier s'interrompt, se tourne vers la porte, place sa main comme pour se protéger du courant d'air et l'on entend une porte se refermer brutalement. Il dit alors — Victor, fermez la porte du bureau, etc.

Cette modification impose la suivante en (2) dernière scène.

— Victor... rappelez-vous, au moment où la porte de la galerie s'est refermée si violemment...






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 22 07 07 020 7